



Frayages de la mémoire politique chez Jean-Marie Gleize

Benoit Auclerc

► To cite this version:

Benoit Auclerc. Frayages de la mémoire politique chez Jean-Marie Gleize. Formes Poétiques Contemporaines, 2015, Le lisible ; Robert Creeley & France, 12. hal-02084766

HAL Id: hal-02084766

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-02084766>

Submitted on 29 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Frayages de la mémoire politique chez Jean-Marie Gleize

Le mot de « frayage » que j'ai choisi d'abord pour évoquer la question de la mémoire politique chez Jean-Marie Gleize désigne, nous dit le Petit Robert, un « phénomène consistant dans le fait que le passage d'un flux nerveux dans les conducteurs devient plus facile en se répétantⁱ ». Le mot renvoie donc à des flux qui parcourent le corps ; dans cette définition que propose le dictionnaire, je trouve aussi matière à raisonner dans « répétition ». Entendue aussi dans son sens de reprise dynamique, de redéploiement, de relance, elle a à voir avec la mémoire ; elle a également à voir avec la manière dont, à l'intérieur d'un livre, mais surtout d'un livre à l'autre, une même logique inchoative se déploie, logique fondée sur l'élaboration de formules, de motifs, de schèmes, qui font l'objet de reprises.

Ce mot de frayage traduit en français l'allemand *Bahnung*, que Freud, partant lui-même du sens physiologique, utilise pour décrire le moyen qu'a une pulsion de se créer un cheminⁱⁱ, de vaincre des résistances afin que soient satisfaites les « revendications pulsionnellesⁱⁱⁱ ». Par frottement (le sens premier de « frayer »), il s'agit de « tracer (un chemin) par le passage », « ouvrir, pratiquer un chemin en écartant les obstacles^{iv} » : ces différentes définitions du *frayage*, de *frayer*, on voit bien quelles résonances elles peuvent avoir avec ce qui, depuis *Léman* (1990) au moins, mais peut-être même en amont de *Léman*, depuis *Donnant lieu* (1982), sûrement depuis *Simplification lyrique* (1987), se déploie dans les écrits de Jean-Marie Gleize^v : enfoncement dans les forêts, parcours des couloirs d'hôtels, rivières qui elles-mêmes creusent un lit, déblaient le terrain et érodent le sol, trajets effectués *en courant* en sens inverse des aiguilles d'une montre autour des lacs, enchevêtrements d'autoroutes (*Autobahn*, en allemand, non loin de la *Bahnung*). Au-delà de ce relevé

thématique, il n’y a cependant pas d’évidence à assimiler de tels motifs d’arpentage à un mouvement de frayage, au sens d’une satisfaction pulsionnelle et d’un chemin institué : l’érosion, l’écroulement vers l’altitude zéro, plus qu’un accomplissement, se donne plutôt de prime abord comme un mouvement de perte.

Ce qui semble dominer, *a priori*, est même le contraire d’un chemin gagné (comme un qui parlerait de « pas gagné ») : *Léman* décrit un lent processus d’immobilisation ; *Le Principe de nudité intégrale* dit (aussi) comment cette nudité ultime est celle de la « tête d’os » ; il est question dans *Les Chiens noirs de la prose* de la consommation d’un corps, de sa réduction en poussière ; *Néon, actes et légendes* s’écrit à partir du « ralenti des mains, des membres », « se confond » avec l’instant « des lèvres froides, des mains froides, du corps durci, l’instant où des poignées d’œillets-fleurs sont jetées dans le trou^{vi} » ; *Film à venir*, dans son chapitre « mes dents se cassent », s’attarde sur « le bruit que fait mon corps », la bouche « comme un trou^{vii} ». Les deux derniers livres parus à ce jour, *Tarnac, un acte préparatoire* (2011) et *Le Livre des cabanes* (2015), me semblent néanmoins marquer un infléchissement, sans doute lié au fait que quelque chose, latent dans les ouvrages précédents, s’y actualise.

Dans une page de *Léman* qui se réfère à *Armance* de Stendhal, « le “roman de l’impuiss” », on lit : « Et cette impuissance convenait à ce que je croyais devoir dire du lac, à ce que je crois toujours devoir en écrire, quelque chose de la voix plus lente, comme de l’eau qui s’éteint, se retire, se referme sur une définitive paralysie^{viii} ». Les processus qu’il s’agit d’explorer dans ce cycle, dans cette dernière condensation de *Léman*, seraient donc le contraire d’un frayage, mais diraient plutôt l’épuisement du cours d’eau (qui se retire, ne court plus, devient étendue d’eau inerte), l’incapacité du désir à trouver une issue – ou impuissance – l’immobilisation progressive. Ce mouvement d’immobilisation a beaucoup à voir, précisément, avec la transmission, avec le fait que quelque chose est reçu, involontairement, invisiblement : « Léman coule en moi comme

de la lumière » ; « *Tarnac* coule en moi comme de la poussière^{ix} ». Ce qui se transmet d'une expérience historique est dit de même en termes d'écoulement paralysant, de transmission invisible et muette. Cela prend notamment pour nom « nuit de Bavière », cet exil, pendant la Guerre, dont le père ne revient jamais vraiment : « Après : la nuit passée en moi. Transfusion. Passage d'un corps à l'autre de tout ce liquide froid et noir. Il y a donc quelque part une chambre où je ne suis jamais entré, où je n'entrerais jamais, et cette chambre est la mienne. Elle passe en moi^x ». Tout comme le sujet est le réceptacle de la lumière de Léman, de la poussière de Tarnac, il reçoit l'expérience du père, la nuit de Bavière, dans son corps. Cette transmission ressemble d'ailleurs à une conception – le liquide froid et noir, originel, est un liquide de vie et de mort tout à la fois.

Il y aurait donc beaucoup de raisons de *ne pas* envisager l'expérience historique en termes de frayage, mais plutôt en termes de paralysie progressive. Mon propos sera pourtant de montrer ce qui, malgré tout, relève dans l'entreprise de Jean-Marie Gleize d'une puissance d'instauration, de la création de possibilités. L'écriture dit la menace du silence, de l'immobilité, elle dit comment « la nudité gagne » (nudité ultime), mais elle (l'écriture) se fraye *ce faisant* un chemin malgré les obstacles, elle trace des parcours nouveaux, indiquant une issue, une sortie possible qui ne serait pas nécessairement l'ultime sortie, indiquant donc, pour le dire comme Ghérasim Luca, « comment s'en sortir sans sortir^{xi} », ou du moins en sortant après quelques détours. Ce qui se trace de livre en livre, à partir des accidents du sol, aurait donc à voir non seulement avec la paralysie et « l'impuiss », mais aussi, simultanément, avec une capacité de mouvement recouvrée, ou renouvelée, une paradoxale « encapacitation », pour essayer de dire en (mauvais) français ce que l'anglais dit avec *empowerment*.

Resterait à désigner ce que l'expression de « mémoire politique » pourrait recouvrir : les contours en sont d'emblée flous, précisément parce que la mémoire désigne ce qui est incorporé, forme une masse opaque, enchevêtrée, qui résiste à la formulation ; parce que, d'autre part, le mot « politique » fait l'objet d'une reprise critique, d'un travail de redéfinition, qu'il est lui-même un projet et un processus ; parce que Jean-Marie Gleize envisage « la politique comme négation de la politique », et que, précisément, l'entreprise politique consiste en une « *indistinction reconquise*^{xii} ». Dans ce contexte, la « mémoire politique », entendue comme transmission d'une expérience et comme possible projet collectif, ne peut donc s'envisager que comme question, chemin possible et incertain, sous la forme, précisément, de frayages à produire.

« Communiste ? » : dans *Léman*, le mot s'entend sous forme interrogative, à partir d'un dialogue dont les interlocuteurs ne sont pas nettement situés (ce qui, sans doute, fait partie de l'*indistinction* à reconquérir^{xiii}). Le communisme n'est donc pas une doctrine donnée, mais une conquête, qui suppose elle-même l'enquête ; elle jouxte dans les écrits de Gleize la présence de communautés éphémères, dont le mode d'existence et d'habitation est la cabane, mobile, démontable et déplaçable. Cette indistinction de ce que serait une « politique » – qui se détruirait comme mouvement à vouloir se former trop nettement, – interroge en même temps ce qu'il en est de la possibilité de transmettre une expérience ordonnée en récit, et le risque qu'elle encourt alors de devenir patrimoniale : la possibilité de construire une expérience commune, rencontre donc la question du récit. Le terme est parfois employé pour désigner l'ensemble des écrits depuis *Léman*^{xiv}, mais par leur déploiement en branches ramifiées autour de séquences répétées, déplacées, redéployées, ces écrits tiennent à distance toute compréhension linéaire et stable de ce qu'est un récit. L'idée de quelque chose comme une mémoire politique a donc à voir avec l'idée de frayage au sens où la chose est à inventer en même temps que ses modalités de transmission, surtout si l'on considère que « mémoire » ici n'est pas à

considérer comme stock de souvenirs, patrimoine qui se transmet intangible, mais processus peu assuré.

Interroger les livres de Jean-Marie Gleize à ce prisme de la mémoire politique a pris une forme d'évidence depuis *Tarnac, un acte préparatoire*. Paru en 2010, le livre a immédiatement résonné avec ce qui est vite apparu comme « l'affaire Tarnac », du nom d'un village de Corrèze où, en novembre 2008, sont arrêtés neuf militants associés à ce que le Ministère de l'Intérieur désigne comme « l'ultra-gauche ». Ils sont soupçonnés d'avoir saboté des lignes de T.G.V., et sont poursuivis, après une arrestation spectaculaire, ayant nécessité un très important déploiement policier, pour « association de malfaiteurs en vue de la préparation d'un acte terroriste ». L'enquête judiciaire a depuis mis fortement à mal l'instruction, sans que toute les poursuites soient du reste abandonnées contre les personnes arrêtées^{xv}. Le sous-titre de *Tarnac*, « un acte préparatoire », se réfère explicitement, donc, à l'enquête et au chef d'accusation. Mais celui-ci est comme retourné dans la mesure où il est employé pour désigner le livre lui-même, qui peut faire figure dès son sous-titre de riposte à ces accusations.

Ainsi que l'a montré Geneviève Mouillaud-Fraisse, Tarnac n'apparaît pas *ex nihilo* dans le livre éponyme : sa matière est présente dès *Simplification lyrique*, le nom affleure dans *Léman* sous forme d'initiale dans le chapitre « L'écroulement^{xvi} ». La précision est importante : la question est bien de voir comment *s'actualise*, à partir de matériaux déjà présents, une réflexion politique plus explicitement mise en jeu dans les derniers livres, et non de dire qu'elle apparaît. Le mot « communiste », comme le corps de Gilles Tautin jeté dans la Seine en marge de l'occupation de l'usine Renault de Flins en 1968, sont des objets pris dans l'eau, comme arrêtés, mais susceptibles aussi de nous traverser, ou d'être remis en mouvements avec d'autres^{xvii}.

Les éléments subis, transmis, dont le *je* du livre est le réceptacle (mais dont *nous*, sujet collectif, est aussi un possible destinataire), peuvent ainsi être redispisés. Jean-François Hamel souligne l'articulation de ces deux versants dans *Tarnac*, et la manière dont le « dispositif documentaire » expose « les traces d'un *temps d'avant*, d'un présent antérieur, pour rendre visibles à travers elles les signes d'un *temps d'après*, d'un présent à venir^{xviii} », ce geste contribuant à « construire une mémoire critique de la grammaire de la contestation issue des “années 68”, qui échappe à la réification patrimoniale et à la neutralisation politique du passé^{xix} ». Cette dynamique selon laquelle « ce qui coule en moi » est susceptible d'être recombinié et de se projeter dans un *à venir*, fût-il celui d'une surface noire et opaque, inquiétante, tend à s'affirmer depuis *Film à venir*. Le livre est ainsi tendu entre une image de pourrissement placé à l'ouverture^{xx}, et la dernière phrase : « je deviens^{xxi} ». Entre les deux, la page noire placée au milieu joue comme un point de condensation, à la fois point d'obscurcissement complet, et surface sur laquelle peut se projeter un film. Tout se passe comme si deux modalités de la transmission coexistaient dans l'espace du livre : l'une renverrait à l'expérience reçue, ce que Jean-Marie Gleize ailleurs nomme « présent-antérieur (mémoriel) », la seconde pouvant être envisagée sous le signe du devenir ou « présent “à venir^{xxii}” ». Dans les deux cas le corps est le siège de ces expériences qui coulent en lui et qu'il actualise, expériences dès lors vécues au présent, qu'il s'agisse de garder les traces « mémorielles » ou soi-même, de devenir ou de « faire l'histoire » (comme il est question de faire l'histoire de la poussière).

Le livre est tendu entre ces deux pôles, sans que l'on puisse dire pour autant qu'il aille de l'un à l'autre. S'il y a effectivement infléchissement depuis *Film à venir*, accentué avec *Tarnac*, il serait sans doute rassurant mais trompeur de voir purement et simplement une conversion du négatif de la mémoire subie en frayage actif et positif. Non seulement ces deux versants continuent de coexister, mais c'est bien *à partir* de ces corps jetés dans l'eau, de ces eaux

stagnantes, de ces nuits de Bavière transmises, que quelque chose s'élabore, se dispose, est remis de ce fait à disposition.

C'est ce que je voudrais montrer à présent à partir du *Livre des Cabanes*, paru l'an dernier au Seuil, et sous-titré *Politiques*, au pluriel. Par bien de ses aspects, le livre fait suite à *Tarnac*, où l'on pouvait déjà lire « il faut construire des cabanes^{xxiii} », modèle de l'habitat mobile, provisoire, permettant des déplacements rapides. Cette capacité de mouvements est explicitée dans le dernier livre : « nous devons apprendre à bouger dans les plaines, les vallées, les torrents, les couloirs, à interroger les rues et les couloirs à regarder encore et encore les cheminées et les machines^{xxiv} ».

Il s'agit de *nous* – sans du reste que les contours de ce *nous*, indistinct lui aussi, soient nettement définis (« combien sommes-nous ? », demande un autre chapitre du livre) ; il s'agit d'investir de nouveaux espaces, espaces interstitiels, marginaux. Ce qui frappe également est la modalité déontique de l'ensemble : « nous devons » (ailleurs : « il faut construire des cabanes ».) Ces injonctions qui, ponctuellement, traversent le livre, peuvent rappeler des slogans, des « mots d'ordre » qu'un leader adresserait à d'autres partisans : « DÉTRUISEZ VOS CABANES DÉPLACEZ-VOUS^{xxv} », selon une rhétorique que Jean-Marie Gleize convoque régulièrement, y compris dans ses livres précédents (on pense aux « manifestes » du *Principe de nudité intégrale*, par exemple à cet autre slogan repris dans *Néon*, : « REJETEZ VOS ILLUSIONS PRÉPAREZ-VOUS À LA LUTTE^{xxvi} »). Ces moments de durcissement d'un groupe, qui affleurent dans le texte, sont comme compensés par d'autres passages où, justement, les contours du groupe sont incertains, où l'indistinction même semble être le but recherché^{xxvii}. Et si un Messie traverse le livre, sous le nom que le Coran lui donne, « Isâ » (titre d'un chapitre), ses mots sont rares, ses gestes mesurés, il évoque le dénuement d'un franciscain, l'économie des proses évangéliques de Rimbaud, le Christ de Pasolini. Même dans la modalité déontique du passage que je viens de citer (« nous devons apprendre à bouger... »), le devoir répond à

une nécessité, celle « d'échapper » à une prise, celle d'être mobile, précisément parce que le *nous* dont il est question est menacé dans son existence même.

J'aimerais mettre en relation ce passage, rappelant la nécessité pour *nous* de se mouvoir, avec un autre, situé lui au début du livre, et apparemment d'une tout autre tonalité :

Si je me dis qu'il me faut savoir qu'ils sont morts ou qu'il me faut savoir qu'ils *me* sont morts, c'est qu'auparavant et jusqu'à cet instant je ne le savais pas. J'avais vu et revu leurs noms sur leurs tombes, et je n'avais pas vu que leur nom était mon nom, et qu'ils étaient vraiment là présents devenus pierre et terre et couchés dans la pente, celle qui descend vers la rivière, tous en train de glisser et de glisser, de rouler lentement, et maintenant et toujours, là, dans cette nuit végétale. Et si je sais qu'il me faut dire qu'ils sont morts ou qu'ils *me* sont morts c'est que jusqu'à cet instant j'avais oublié leurs visages et leurs voix, j'avais lu et relu leurs noms sur leurs tombes et je n'avais pas compris que leur nom était le mien, et qu'ils étaient là présents sous la terre en train de glisser et de glisser et maintenant et toujours, dans l'épaisseur de la nuit des fougères, vers le lit de la Vienne et sans fin.

Et j'avais senti que cela coulait en moi comme de la lumière, comme de la poussière. Cette histoire est l'histoire de la poussière^{xxviii}.

Ce qui se dit est dit au présent (les corps sont « en train de glisser et de glisser », selon un processus continu, qui est dans le présent même de l'énonciation, « maintenant »). Ces corps « *me* sont morts », comme un événement qui m'arriverait. Cela, c'est aussi une manière d'actualiser un événement, de se l'incorporer (d'où l'image reprise, en fin de page, de cette coulée en moi, faisant

écho à cette autre transsubstantiation par laquelle les corps se transforment en terre et en pierre). Mais ce qui me frappe ici est que ce glissement, ce ravinement, cette érosion, produisent le lieu même qu'il s'agit plus loin d'investir : les plaines, les vallées, les torrents (qui, on le sait, creusent leur lit) sont ces endroits frayés par les ancêtres qui *me* sont morts, mais aussi des creux à habiter, de sorte que le frayage est une manière de se réapproprier la perte (il est en quelque sorte rendu possible par elle), ou aussi bien de faire sien un héritage. Alors, le nom reconnu dans la pierre peut être perdu, et de cet anonymat naît aussi une chance de devenir indistinct, une chance politique aussi bien : *je* donne alors sur *nous*, comme un lieu peut donner sur un autre, comme la masse de l'eau dormante du lac peut communiquer avec le Rhône, comme l'écluse, réserve d'eau stagnante, peut être sollicitée et remise en mouvement. D'où ces *nous* sans nom, un peu plus loin dans le livre : « Bientôt nous n'aurons plus de nom. Nous deviendrons nous-mêmes. Nous serons libres. C'est la grève active. Il faut construire des cabanes^{xxix}. » Ailleurs encore, les *nous* portent tous le même nom, et ce refus d'une identité qui singulariserait, est une manière de se créer une voie de sortie : « ici oui mon nom est Camille et son nom est Camille et je suis ici... et je coupe des branches et je fais du feu^{xxx} ». L'« actualisation », comme dans le cas de *Tarnac*, opère aussi par écho direct avec une actualité : la phrase fait référence aux militant.e.s qui occupent les « zones à défendre » comme celle où il est prévu de construire un aéroport, à Notre-Dame des Landes, près de Nantes, et qui les occupent par des habitats eux-mêmes instables (des cabanes). Pour rester anonymes y compris lorsqu'ils s'adressent à la presse, elles et ils choisissent de se désigner tous indifféremment comme « Camille », nom qui a le mérite par ailleurs d'être épicène.

À l'intérieur d'un livre, d'un livre à l'autre, les choses communiquent entre glissement de terrain et interstices à occuper, entre nom reçu et nom dont on choisit de se départir, entre *je* disant (inventant) le lieu de sa naissance et *nous* qui se constitue dans les vallées et les couloirs. Mais apparaît aussi le coût à payer pour frayer ces chemins, occuper ces espaces : celui de la poussière.

C'est la conscience (ou mémoire) de ce coût qui fait se rappeler que le Christ, ou « Isâ », voyait la poussière « entre la table et le rabot », élevé par un qui « faisait le métier des berceaux et des lits et des cercueils^{xxx} ».

D'où « l'histoire de la poussière ». Raconter l'histoire de la poussière, c'est justement faire entrer dans un processus historique ce qui apparemment est une vérité éternelle, origine absolue et aboutissement terminal inéluctable – *L'Ecclésiaste* nous avait prévenu. Faire l'histoire de la poussière permet pourtant de faire entrer ce processus de perte dans un devenir : « L'histoire de la poussière » est ainsi le titre d'un des chapitres du *Livre des cabanes* ; c'était déjà le titre d'un chapitre de *Tarnac*, et cette possibilité de recommencer l'histoire, d'en produire plusieurs versions, est en soi une réappropriation de la mémoire. On pourrait dire que « l'histoire de la poussière » est dans l'économie du livre quasi-synonyme de la phrase copiée : « nous habitons vos ruines, mais ». Cette phrase, écrite sur un mur, photographiée par Julien Delareux et reproduite dans le livre, évoque elle aussi un *nous* qui décide de squatter, de se doter, même par effraction, d'un habitat provisoire.

La poussière est à la fois, bien sûr, le résultat ultime d'un processus de décomposition, mais, historicisée, elle se trouve insérée dans des possibles recompositions multiples : « l'histoire de la poussière est aussi celle des eaux courantes » était-il écrit dans « l'histoire de la poussière » version *Tarnac*^{xxx}. Dans *Le Livre des cabanes*, on lit : QUITTER LE MOT *CENDRE* ... RÉALISER LE MOT *AVERSE*^{xxx} » ; et ailleurs : « La poussière va et vient entre nous et en nous^{xxx} ». Elle est pour ainsi dire constitutive de *nous*, à la fois au sens où la mort est inscrite dans les corps, mais aussi au sens où la poussière est la condition de possibilité du *nous*, de réagencement de la matière, de ces recompositions fragiles et incertaines qui pourraient former *nous*.

À travers ces histoires de la poussière, on retrouve la question des récits, des frayages de ce récit : « l'histoire de la poussière » occupe un chapitre, elle court d'un livre à l'autre, mais on pourrait dire qu'elle est un modèle aussi de narration pour l'ensemble du livre, même des livres, dans la mesure où il s'agit

de faire coexister des temporalités, des vitesses différentes, de produire des liens (couloirs) entre différentes strates temporelles, pour qu'elles soient disponibles à des actualisations. On en aurait une formulation possible dans le chapitre « Dire être né », situé au début du *Livre des cabanes*. La page 18 se clôt sur l'énoncé souligné : « Je dis être né sans rien savoir, et je continue de courir entre les tombes, en apnée, être né ici, peut-être, ». Et en haut de la p. 19 : « La lumière le visible c'est ça, des lignes ou flèches qui changent les couleurs et le temps. » D'une part, donc, se trouvent des tombes qui font obstacle, qu'il faut contourner pour continuer de courir, mais qui contribuent à tracer le chemin ; de l'autre, des flèches, des lignes, un temps multilinéaire, multidirectionnel, qui peut faire l'objet d'une reprise, et un récit qui se constitue en cycle, en branches et ramifications – la phrase qui suit est : « Le temps est le cycle de la lumière visible^{xxxv}. »

Le livre fait donc se côtoyer ces histoires de la matière, et, par montage, rapproche des événements d'époques différentes : la nuit de Bavière ou un appel de 1972 à « se retrouver [...] en souvenir^{xxxvi} » des violences policières lors de la manifestation contre l'OAS, en 1962 au métro Charonne – cette mémoire de la mémoire précédant immédiatement l'évocation des jeunes communautés autour des « zones à défendre ». La prise en compte de ces chemins de la mémoire implique la nécessité (qui est aussi possibilité) de réécrire sa biographie, en y intégrant des éléments hétérogènes, relevant de l'histoire au long cours, de l'histoire de proches. Les derniers livres (dont *Le Livre des cabanes*) comprennent ainsi des « éléments de chronologie », qui vont parfois à rebours, qui intègrent des événements qui *me* sont advenus, même si *a priori* ils sont arrivés à d'autres qu'à moi (comme « ils *me* sont morts ») : *La Cène à Emmaüs*, comme *Aurélia*, comme *The Destroyed Room* de Jeff Wall, font ainsi partie de cette chronologie^{xxxvii}. Dans cette drôle de chronologie, on passe de 1969 à 1965, comme si en courant on pouvait remonter la rivière.

Même s'il parle de vivre et de courir dans les ruines, le cycle qui s'écrit continuellement depuis 1990 au moins se refuse à être un tombeau. Il y est question plutôt de ce qu'on peut faire avec la poussière, qui est là, non pas objet de déploration ou de mélancolie, mais qu'il s'agit en quelque sorte de maintenir en mouvement, et de tenir à disposition pour de nouvelles actualisations. D'où, paradoxalement, la possibilité d'accéder à des formes d'efficace, de joie, non pas dans l'oubli du négatif, dans l'affirmation d'un plaisir sans mélange, mais *compte tenu de* l'inquiétude, de la menace du mutisme, des embarras du corps, du lent et continu travail d'érosion et d'arasement du temps. D'où aussi l'esquisse de politiques – communautés franciscaines, anarchistes ou même communistes, – d'un communisme qui, justement, arraché à ce fond noir, s'épargnerait les illusions lyriques et les déclarations messianiques, se réduirait à sa plus simple expression.

Benoît Auclerc

ⁱ Article « Frayage », *Le Petit Robert*, édition 2014, Paris, Éditions Le Robert.

ⁱⁱ Voici la définition qu'en proposent Laplanche et Pontalis : « L'excitation, dans son passage d'un neurone à un autre, doit vaincre une certaine résistance ; lorsqu'un tel passage entraîne une diminution permanente de cette résistance, on dit qu'il y a frayage. » (Laplanche, Jean et Pontalis, Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 8^e édition, 1984, p. 172). Dans *Au-delà du principe de plaisir*, en 1920, Freud reprend le terme, qu'il définit comme « trace permanente de l'excitation » (*Œuvres complètes*, t. XV, Paris, PUF, 1996, p. 297).

ⁱⁱⁱ Freud, Sigmund, *Abrégé de psychanalyse* [1938], *Œuvres complètes*, t. XX, Paris, PUF, 2010, p. 303.

^{iv} *Le Petit Robert*, *op. cit.*, article « Frayer ».

^v Respectivement : *Donnant lieu*, Marseille, Lettres de casse, 1982 ; *Simplification lyrique*, Paris, Seghers, *Léman*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1990.

^{vi} Gleize, Jean-Marie, *Néon, actes et légendes*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2004, p. 23.

^{vii} Gleize, Jean-Marie, *Film à venir. Conversions*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007, p. 127.

^{viii} Gleize, Jean-Marie, *Léman*, *op. cit.*, p. 169.

^{ix} Respectivement : Gleize, Jean-Marie, *Léman*, *op. cit.*, p. 11, et *Tarnac, un acte préparatoire*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2011, p. 13.

^x Gleize, Jean-Marie, *Le Principe de nudité intégrale. Manifestes*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1995, p. 65.

^{xi} Luca, Ghérasim, *Comment s'en sortir sans sortir* [1988], film réalisé par Raoul Sangla, Paris, Éditions José Corti, 2008.

^{xii} Gleize, Jean-Marie, *Tarnac*, *op. cit.*, p. 134.

-
- ^{xiii} Gleize, Jean-Marie, *Léman*, *op. cit.*, p. 112.
- ^{xiv} Par exemple, dans un entretien accordé à Katy Remy (*Faire part*, 2010, p. 45)
- ^{xv} Dans son ordonnance d'août 2015, la juge d'instruction chargée de l'enquête a abandonné la qualification d'acte terroriste. Le parquet a fait appel de cette décision.
- ^{xvi} Mouillaud-Fraisse, Geneviève, « Tarnac, coïncidences », *Faire part* (« La poésie n'est pas une solution », numéro consacré à Jean-Marie Gleize), 2010, p. 136-137.
- ^{xvii} Jean-François Hamel retrace les résurgences – et leurs implications politiques – du souvenir de Gilles Tautin, lycéen mort en juin 68 lors de l'occupation de l'usine Renault à Flins (« De Mai à Tarnac. Montage et mémoire dans les écritures politiques de Jean-Marie Gleize et Nathalie Quintane », in Rubino, Gianfranco et Viart, Dominique (dir.), *Le Roman français contemporain face à l'histoire*, Rome, Quodlibet Studio, coll. « Ultracontemporanea », 2014, p. 454).
- ^{xviii} Hamel, Jean-François, « De Mai à Tarnac. Montage et mémoire dans les écritures politiques de Jean-Marie Gleize et Nathalie Quintane », *op. cit.*, p. 456.
- ^{xix} *Ibid.*, p. 446.
- ^{xx} Il s'agit d'une citation de *Terminal*, de Jean-Jacques Viton : « C'est dans les interruptions de la projection d'un film, dans ces zones découpées où apparaissent des crachats d'encre, que s'impose la méthode du pourrissement de l'objet » (Viton, Jean-Jacques, *Terminal*, Paris, Hachette, coll. « P.O.L », 1981, cité in Gleize, Jean-Marie, *Film à venir*, *op. cit.*, p. 11).
- ^{xxi} Gleize, Jean-Marie, *Film à venir*, *op. cit.*, p. 150.
- ^{xxii} Ces deux expressions figurent dans « Opacité critique », in Bailly, Jean-Christophe, Gleize, Jean-Marie *et al.*, « Toi aussi, tu as des armes ». *Poésie & politique*, Paris, La Fabrique Éditions, 2011, p. 43.
- ^{xxiii} Gleize, Jean-Marie, *Tarnac*, *op. cit.*, p. 100.
- ^{xxiv} Gleize, Jean-Marie, *Le Livre des cabanes. politiques*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2015, p. 60.
- ^{xxv} L'inscription, en lettres capitales et en gras, se trouve en haut des pages 59 et 60.
- ^{xxvi} Gleize, Jean-Marie, *Néon*, *op. cit.*, p. 20.
- ^{xxvii} Cette façon de postuler un groupe d'individus agissant ensemble, sans que ce groupe soit clairement nommé, n'est peut-être pas sans lien avec le traitement de la figure, et la tendance, que relève Laure Michel, à substituer « le mot "avec" au mot "comme" » (« "La nudité gagne" : pratiques de la littéralité chez Jean-Marie Gleize », *Une rose est une rose*, Paris, Galerie Jean Fournier, coll. « Beautés », 2015, p. 179).
- ^{xxviii} Gleize, Jean-Marie, *Le Livre des cabanes*, *op. cit.*, p. 21.
- ^{xxix} *Ibid.*, p. 41.
- ^{xxx} *Ibid.*, p. 145.
- ^{xxxi} *Ibid.*, p. 87.
- ^{xxxii} Gleize, Jean-Marie, *Tarnac*, *op. cit.*, p. 30.
- ^{xxxiii} Gleize, Jean-Marie, *Le Livre des cabanes*, *op. cit.*, p. 83.
- ^{xxxiv} *Ibid.*, p. 27.
- ^{xxxv} *Ibid.*, p. 19.
- ^{xxxvi} *Ibid.*, p. 138.
- ^{xxxvii} *Ibid.*, p. 160.